

Sur l'écueil d'une frontière

En mêlant avec justesse théâtre visuel et sources documentaires, le **Teatro Linea de Sombra** porte sur scène les conditions des migrants qui tentent de franchir le « mur de la mort », entre Mexique et Etats-Unis.

Le **Teatro Linea de Sombra** a été créé au Mexique en 1993 par Jorge Arturo Vargas. Primé comme meilleur novateur à Mexico en 2002 et 2005, la compagnie se distingue par ses créations de théâtre physique et visuel et ses mises en scène de dramaturges contemporains (Lars Norén, Jon Fosse, Anthony Neilson). Elle a réalisé des coproductions internationales avec les compagnies Mime Omnibus (Canada), Théâtre du Mouvement (France), Akhe Group (Russie). Pour son nouveau projet *Article 13* – une installation-spectacle sur le thème de la migration, dont la création est prévue en France en juin 2012, elle travaille avec la Cie Carabosse. Le **Teatro Linea de Sombra** organise par ailleurs depuis 1998 le festival international Transversales au Mexique.

Le Mexique est séparé des Etats-Unis par un mur en construction depuis 2006, année du *Secure Fence Act* destiné à renforcer la surveillance des 3 200 km de frontière entre les deux pays. Signé par Georges W. Bush, ce dispositif législatif autorise la construction d'une barrière totalisant plus de 1 000 km

de long, soit un tiers de la frontière, qui s'ajoute à l'arsenal de surveillance de la police frontalière et de nombreuses milices privées utilisant caméras high-tech, miradors et drones. Les Mexicains l'appellent le mur de la mort ou le mur de la honte. Il reste à ce jour inachevé. Du golfe du Mexique à l'océan Pacifique, la frontière est à un tel point fortifiée qu'elle semble séparer deux pays en guerre. L'effet concret de ce rideau de fer nord-américain n'endigie nullement le flot des candidats au départ mais les repousse des centaines de kilomètres plus loin, là où il n'y a pas (encore) de barrière. Le changement des itinéraires implique des passages plus dangereux et mortifères tels que le Rio Bravo ou la traversée du désert. Plusieurs associations estiment que 500 à 1 000 mexicains y meurent chaque année de déshydratation, de froid, de noyade, d'épuisement, d'abandon dans des camions ou des trains hermétiquement fermés⁽¹⁾. A cette comptabilité macabre s'ajoute celle, plus incertaine encore, des migrants clandestins d'Amérique centrale et latine tués ou portés disparus pendant leur traversée vers le nord du Mexique. Leur voyage est considéré

comme l'un des plus dangereux au monde par Amnesty International car ils sont victimes d'enlèvements et séquestrations, d'extorsion d'argent, de passages à tabac, de viols et de meurtres par des bandes criminelles qui restent impunies et transforment en cauchemar leur rêve d'une vie meilleure.

La frontière est à ce point fortifiée qu'elle semble séparer deux pays en guerre.

« Le gouvernement mexicain communique peu sur le sujet car cela lui donne une mauvaise image à l'extérieur. Mais le désert ressemble davantage à une tombe qu'à une mer sans eau et les morts sont réduits à de simples statistiques », dénonce Jorge Arturo Vargas, directeur artistique de la Cie Teatro Linea de Sombra, rencontré aux dernières Hivernales d'Avignon⁽²⁾. Face à ce qu'il qualifie de « catastrophe humanitaire », il a donné corps à un projet théâtral à la fois documentaire et

poétique, qui restitue une visibilité aux disparus et aux morts. Dès 2008 la compagnie récolte des archives de fiches de disparus, mène un travail social avec des migrants sur la route de l'exode : « *Comme souvent, la réalité déborde la fiction. Quand on a créé Amarillo en 2009, la violence n'était pas aussi forte qu'aujourd'hui où l'on découvre des fosses communes. Dans le spectacle nous demandons la suppression de l'Instituto Nacional de Migración, connu pour ses exactions envers les migrants d'Amérique centrale, pour ses détentions arbitraires et l'impunité des gangs.* » En fond de scène, un immense mur de quatorze mètres sur six barre l'horizon. Sur ce mur, viendront s'échouer de multiples tentatives de franchissement. Des tentatives dont le prix à payer est fort. Pas seulement le coût exorbitant du passeur, mais bien celui inestimable de la vie. Le mur de la honte comme personnage principal et cinq comédien-ne-s comme partenaires de jeu.

La pièce raconte des fragments d'histoires d'hommes partis et de femmes en attente. Leurs longs périple vers Amarillo, une ville au nord du Texas, en quête d'emploi. Bien peu y parviendront. Le metteur en scène s'inspire de la pensée de Borges : « *Notre histoire et notre géographie sont inscrites dans notre corps selon lui. Je pense que les trajets des migrants s'inscrivent profondément dans leur chair comme une cicatrice ou un tatouage.* » Tel un leitmotiv, un acteur trace sur son corps des lignes symbolisant les itinéraires parcourus. Alors que l'on dénombre des milliers de morts et de disparus, comment ne pas succomber à la représentation d'une mort indifférenciée ? Sur scène, des femmes apposent des affiches de disparus. Un homme s'avance et se présente : « *Je suis Luis, Pedro, Juan, Raul...* », tandis que le portrait de dizaines de migrant-e-s est projeté. Dans *Amarillo*, les chiffres deviennent des noms et des visages multiples. Disparus sans laisser de trace, ils retrouvent ainsi dignité. Représentés dans les médias comme une menace, ils sont assimilés à des délinquants ou des criminels, voire des terroristes. Comment changer ce regard suspicieux ou hostile ? Montrer l'excès par un jeu vidéo accessible librement sur Internet dans lequel l'Américain endosse le rôle du « *chasseur de migrants* » et le Mexicain, le rôle attendu. Et faire entendre les absents.

Leur donner voix. Dire la colère d'être stigmatisé, le déchirement et la misère, la soif et la chaleur. Donner voix aussi aux femmes sans les victimiser. Entendre l'ambivalence de leurs sentiments à l'égard de leurs époux partis, entre amour et courroux, et l'expérience réussie d'une coopérative artisanale féminine dans un village rendu exsangue par l'exode des hommes.

« Les trajets des migrants s'inscrivent dans leur chair comme une cicatrice ou un tatouage. »

(Jorge Arturo Vargas)

Ce choix documentaire évince l'illusion théâtrale. Les comédiens manipulent les objets et les caméras à vue et ne jouent pas de personnages : « *Il n'y a pas d'artifice de jeu. Nos intentions : faire un portrait social et intime du migrant, donner à voir et à sentir, rendre matériel l'immatériel. Notre questionnement : comment représenter un corps absent ?* » Le Teatro Linea de Sombra répond à cette question scénique de plusieurs manières, notamment par la relation métonymique. Corps reconstruits au sol par des habits. Corps incorporés par la saisissante image de l'acteur enfilant des dizaines de vêtements jusqu'à l'obésité. Dans *Amarillo*, le dispositif scénique offre deux points de vue – celui du plateau et celui de l'écran, qui démultiplient les sens et ouvrent des espaces imaginaires. Ainsi l'alignement de bidons d'eau – symbole de vie, devient en projection celui de tombes. La mort est omniprésente mais sans l'écueil du pathos. On entend le poème d'Harold Pinter, *Death*. Sa fin sans point d'interrogation n'appelle pas de réponse : « *Avez-vous enterré le corps/L'avez-vous laissé abandonné/Avez-vous embrassé le corps mort.* » On entend la voix gutturale du chanteur Jesús Cuevas et sa technique diphonique propice à la migration des âmes. Mais un mouvement intérieur de vie et de joie rythme ce spectacle. Omniprésence aussi du sable par une myriade de sacs suspendus,

et de la figure du cercle en écho aux migrants qui se perdent dans le désert et tournoient jusqu'à épuisement.

Le choix du nom de la compagnie – Teatro Linea de Sombra – reflète sa recherche : le trait d'ombre d'une frontière radicale, d'un passage de transformation, d'une révélation de zones sombres. Une quête exigeante et funambule pour maintenir l'esthétique des fils de tension entre réel et virtuel, documentaire et fiction, poésie visuelle et texte. En 2012, ses fils tisseront de nouveaux motifs en collaboration avec la compagnie Carabosse pour le projet d'un immense mémorial vivant dédié aux migrants morts de tous les pays. Ainsi que l'écrit Milan Kundera dans *Le Lièvre du rire et de l'oubli*, « *la lutte de l'homme contre le pouvoir est la lutte de la mémoire contre l'oubli* ».

Christiane Dampne

1. Pour la seule année 2009, 750 migrants mexicains sont morts selon un rapport de parlementaires – Chiffre mentionné dans le rapport d'Amnesty international : « *Des victimes invisibles, protégez les migrants au Mexique* » – avril 2010. Selon le gouvernement, 2 409 migrants mexicains sont morts à la frontière sud des États-Unis de 2004 à 2010. Chiffre partiel puisqu'il ne concerne que le sud, et sans doute minimisé.
2. Malgré la perte complète des budgets due à la déplorable annulation de l'Année du Mexique en France, le Teatro Linea de Sombra est venu présenter *Amarillo* à ses frais, en mars dernier aux Hivernales d'Avignon.

Amarillo, du 6 au 9 octobre à Madrid (El Matadero) ; le 18 octobre à Oloron Sainte Marie (Espace Jéliote) ; les 21 et 22 octobre au Festival les Translatines à Bayonne ; du 14 au 16 novembre au TNT-Manufacture de chaussures à Bordeaux ; les 18 et 19 novembre au Festival des Libertés, Théâtre National de Belgique à Bruxelles ; du 22 au 26 novembre au Théâtre Silvia Monfort, Paris.

www.teatrolineadesombra.org